

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 23

Artikel: Un rendez-vous
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223294>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA « REVUE » DE PRINTEMPS.

N est encore dans les jours mornes ; le ciel est gris. A peine, ça et là, un coin de bleu apparaît entre deux nuages. Cependant, l'herbe des prés est verte, quoique rare. Quelques bourgeons s'ouvrent sur les ronces. Et voici qu'un souffle tiède passe qui vient on ne sait d'où. Alors, tout ce qui a vie tressaille et s'anime. Les bourgeons éclatent. On voit des brins de paille dans le bec des moineaux. Une abeille vole parce qu'une fleur l'appelle. La chatte au syndic s'étire et miaule. Le syndic fredonne :

*Ma bien-aimée, dormez-vous ?
Et voilà tout.
C'est votre ami
Qui est près de vous
Et qui vient vous dire
Un petit bonjour
Et voilà tout.*

Mme la syndique devient rêveuse, inquiète. Un pli barre son front. Elle gronde la Louise, elle « bougonne après » l'Henriette, elle voudra à toutes les calamités « ces hommes qui ne se font pourtant rien de souci ». Mme la syndique subit l'attente du printemps. Jadis, il la rendait souriante.

Mme la syndique ne se laisse plus émouvoir par l'aubépine et le chant du merle. Le printemps ne lui apparaît point comme un chevalier de vert vêtu et de pourpoint fleuri. Elle l'entrevoit, hélas ! drapé dans une « panoce » armé d'un décrotoir et coiffé d'une « scelle » à lessive.

— Louise, Henriette, voici Pâques qui vient. Il faudra faire la « revue » si on ne veut pas avoir vergogne...

Et, comme M. le syndic dissimule très mal un geste de terreur et parle d'une course à faire au chef-lieu...

— Oui, oui, c'est bon. On n'a pas besoin de vous par là. Autant d'hommes, autant « d'en-coublés ».

— Mais...

— Pas plus d'esclent que de souci.

— Cependant...

— Et pas plus de souci que d'esclent.

Devant une offensive aussi nettement indiquée, M. le syndic juge prudent de se replier sur la grange ou l'écurie, positions retranchées où il sera plus à l'abri des vérités conjugales.

* * *

Dès l'aube, le lundi avant Pâques, Mme la syndique mobilise élite, landwehr et landsturm. L'élite est représentée par les deux servantes — la Louise et l'Henriette — robustes et allégères, ne craignant ni effort, ni fatigue. La landwehr, c'est Rose Bolomey, épouse très légitime du taupeier et Julie Tauxe, épouse non moins légitime du garde-police. Enfin, tante Lucie Pahud constitue à elle seule le landsturm. Elle n'a plus la force de la jeunesse et de l'âge mûr, car la soixantaine est dès longtemps sonnée, mais sans l'aide de tante Lucie, la manœuvre ne serait pas parfaite. Voici tantôt le demi siècle, qu'elle participe à toutes les opérations traditionnelles de la maison. Elle vient aux lessives, elle vient quand le syndic fait boucherie, elle vient aux vendanges, elle vient aux « revues » de printemps et d'automne, elle vient pour frire les merveilles et pétir les bricelets... Elle sait les mots qu'il faut dire, elle connaît les traditions, elle ne permet pas que les jeunes y dérogent par des innovations dangereuses. Elle a le geste sûr et l'avise judiciaux.

M. le syndic affirme :

— Lucie est de bon conseil.

* * *

Aussi prend-elle, dès la première heure, la direction des manœuvres. Afin de laisser le champ libre à ces braves femmes, M. le syndic est parti pour le chef-lieu, d'où il ne reviendra que le soir.

On s'attaque, de prime abord, à la « chambre rangée », que les citadins appelleraient le salon. Ah ! c'est toute une affaire. Il faut dépendre les tableaux — une vue du château de Chillon et

les portraits agrandis au crayon Conté de M. et de Mme la syndique.

— Attention à ces cadres, Lucie... qui sait si j'y tiens !

— Sois tranquille ! Je les « remuerai » moi-même.

Et Lucie dépend les deux chefs-d'œuvre qui perpétueront, de générations en générations, la reddition nuptiale de M. le syndic et la robe de soie de Madame, ornée d'un symbolique bouquet de fleurs d'oranger.

Pendant ce temps, Henriette et Louise ont sorti les meubles recouverts de velours rouge et elles les frappent à coups redoublés. A la cuisine, l'eau bout dans la grande marmite, les seilles sont prêtes, les « panoces » aussi, la soude, les brosses de chienent, tout l'indispensable. Tante Lucie, ayant mis les tableaux en sûreté, commande la manœuvre.

— Vous ferez trois eaux : une pour dégrossir, une pour rincer et une pour surrincer... Ne ménez pas le savon. Ces planchers d'autrefois en demandent, mais aussi ils viennent blancs comme neige.

Les filles se mettent à l'ouvrage, agenouillées et frottant ferme.

— Si on regardait ta chambre, Mme la syndique.

— Crois-tu ?

— Mieux vaut le matin que le tantôt...

— Alors, si tu penses...

— Et puis, d'ailleurs, il faut réduire tes fourrures.

Mme la syndique, à ce mot, se rengorge et approuve d'un signe de tête énergique. C'est qu'elle a un manchon, un manchon en fourrure quelqueque, peu authentique, mais qui n'en fit pas moins sensation, il y a quelque vingt ans, le beau dimanche d'hiver où elle l'étrappa avec un tour de cou des plus cossus. Depuis lors, Mme la syndique ne met guère ces objets de luxe que pour aller en ville et même, seulement, dans les grandes occasions. Maintenant que la saison des peaux de bêtes est finie, le manchon et le tour de cou — dûment aromatisés de poivre et de tabac — vont dormir dans des boîtes bien closes.

* * *

Maintenant, la « revue » est dans son plus beau moment. La « chambre rangée » sèche, toutes fenêtres ouvertes, au joli soleil printanier. Louise et Henriette lavent ailleurs. Tante Lucie inspecte la cuisine et Mme la syndique donne un coup d'œil au « bureau de monsieur ». Oh ! un coup d'œil, seulement, car le brave homme, en général, si accommodant en toutes choses, devient féroce dès qu'on met le nez dans ses papiers. Les documents administratifs sont choses sacro-saintes que nulle main, pas même celle de madame ne doit brusquer. Aussi, faut-il des ruses d'apache pour y promener balais, plumeaux et torchons. En un jour comme celui-ci, toute tentative serait ridicule, car, soupçonneux et méfiant, M. le syndic s'assurera, dès son retour de l'état des lieux et gare si chaque chose n'est pas à sa place.

Ainsi, du haut en bas, du bas en haut, tante Lucie, Henriette et Louise, frottent, tapent, secouent, récurrent, baignent et rebaignent, mouillent et essuient, placent, déplacent, replacent, posent des rideaux, en déposent d'autres. Les innovations ne sont guère permises. M. le syndic est habitué à voir, dans la « chambre rangée », le canapé entre les deux fenêtres, la table ovale chargée d'albums, les fauteuils aux angles, les chaises bien alignées, les tapis devant les pieds, les ronds crochétés sur les dossier, la pendule empire sur la commode — il n'y a pas de cheminée, mais un poêle en catelles — il est habitué aux menus souvenirs posés autour de la pendule, comme une exposition foraine — vases en albâtre, cadres en coquillage, l'un entre autres, avec sa photo en uniforme d'artilleur ; chalet à musique, souvenir d'un petit voyage à Brienz, etc. — Et, il serait vraiment affecté si l'ordonnance des meubles et des bibelots était modifiée.

Le nouveau riche et le dentiste. — Le dentiste. — Atelier complet : 32 dents montées sur or.

Le client. — Mettez-en 40, ça fera un compte rond.

COQUILLE.

Un auteur, qui a la mauvaise habitude de ne pas corriger ses épreuves, reçoit le journal dans lequel il publie un grand feuilleton sensationnel.

Un passage devait se terminer par ces mots : « Elle pâlit d'indignation et aborda résolument le fugitif. »

La stupeur de l'auteur est grande en découvrant que la phrase a été composée de la façon suivante :

« Elle pâlit d'indigestion et absorba résolument le purgatif. »

UN RENDEZ-VOUS.

C'EST bien malgré moi, croyez-le, que j'ai assisté à ce petit drame, l'autre jour, paisiblement assis sur un banc de Montbenon, près de la « gouille aux canards ». J'y lisais une feuille du matin, sans malice, sans char grin, sans plaisir, comme il convient, à une telle occupation. Comme sonnaient, à St-François, deux heures après-midi, un jeune homme que je connais fort bien, parut sur l'esplanade. Il regarda.

? ? ?

Personne. Il fut surpris. Elle avait l'agréable habitude d'être toujours en avance. Il avait écrit sans doute : « A deux heures précises ». Elle ne pouvait tarder. Il fit quelques pas, les mains dans les poches en murmurant des mots que je n'entendis pas, mais à son sourire je compris que ces mots n'avaient rien de mauvais pour l'attendue. Il s'assura que le bouquet de violettes acheté pour elle était bien au revers de l'habit. Elle lui dirait : « Merci » avec un regard si troubant qu'il en frissonna à l'avance.

Il regarda du côté de la ville.

? ? ?

— Encore rien.

Comme il arrive au printemps, le temps jusque-là splendide, menaçait de se brouiller. une brise aigre sifflait à travers les arbres encore dépouillés de l'esplanade, le ciel se couvrait de nuages inquiets, le sol devenait sec comme de la pierreponce.

Il regarda de nouveau, rendu anxieux par le temps et par l'attente inaccoutumée.

— Je la verrai tout de suite, dès qu'elle débouchera sur la place, pensa-t-il.

Et il se mit à réfléchir sur la toilette qu'elle porterait. Peut-être son élégante robe noire et sa violette blanche ; peut-être son long manteau et son manchon où s'enfoncent les petites mains, peut-être aussi un nouveau costume ! Alors, il aurait plus de peine à la reconnaître. Mais non, l'allure, la démarche lui étaient trop familières pour qu'un vêtement inconnu le trompât.

— Elle aura rencontré quelqu'un. En somme, un quart d'heure de retard, ce n'est pas le diable.

Et il traversa l'esplanade, s'arrêta une minute devant le Tribunal cantonal, contemplant les lions de pierre avec une attention soutenue. Il reprit ensuite sa promenade, passe devant le kiosque à musique et vint s'asseoir sur un banc, tournant presque le dos au lac, pour pouvoir surveiller l'arrivée des promeneurs. Tout à coup, le cœur battant, il pensa : « Si elle ne venait pas... »

Mais non, l'hypothèse était absurde. Pourquoi ne viendrait-elle pas. Il regarda sa montre. Deux heures vingt-deux. Elle pouvait venir encore. Il se lève et remonte vers la fontaine.

Le ciel s'obscurcissait, l'air devenait cuisant. Il eut une nostalgie de soleil, de brise douce, de parfums de fleurs ; il lui semblait qu'avec le soleil elle serait venue. Un moment, il marche plus vite, d'allure presque joyeuse.

— Elle vient, pensais-je.

En effet, une silhouette féminine s'esquissa là-bas, près du monument Vinet. Mais, bientôt le jeune homme reprit sa marche lente et découragée. Il s'était trompé, ce n'était pas elle.

Deux heures et demie !

Si elle avait la migraine ! Mais non, elle ne l'avait pas, elle était toujours en bonne santé. Et, si le temps l'avait effrayé ! Quoi ! n'était-elle pas venue un jour sous une pluie diluvienne, bai-

gnant ses pieds dans les « gouilles », toute mouillée et toute pâle.

Il s'énervait. De loin, je pouvais constater la douleur infligée par l'attente devenue insupportable. Sa canne agitée en tous sens, par la main encolérée, frappait le sol de coups secs qui déchaînaient de petits cailloux. Il releva le collet de son pardessus et s'y enfonce tout le menton. Il avait froid, il était triste, il se sentait seul assurément, seul sur cette esplanade à peu près déserte, près de ce grand bâtiment blanc et sévère, peu réjouissant d'apparence en sa gravité judiciaire, seul dans cette ville indifférente, à laquelle il ne conterait pas sa peine.

Trois heures.

Les trois coups sonnèrent distinctement en St-François, puis à la cathédrale. Il regarda sa montre comme s'il eût encore douté de cette réalité navrante. Non, il ne se trompait pas. C'était bien trois heures. Il s'arrêta, interrogant au loin l'avenue qui se peuplait peu à peu d'enfants et de bonnes. Puis, tête basse, il se détourna, montant à pas lents, dans la direction de Tivoli. Un moment de rage, il voulut jeter par terre le bouquet de violettes. Il l'arracha de sa boutonnierre, mais, tout à coup, pris de quelque scrupule, il le replaça délicatement. Alors, ayant, une fois encore, regardé en arrière, pour calmer, par un espoir fugitif sa terrible déconvenue, il s'éloigna dans l'atmosphère refroidie, sous la chevauchée des nuages qui annonçaient l'approche de l'orage, et s'éloigne et disparut.

Et voilà comment j'ai assisté à un petit drame d'amour, l'autre jour, paisiblement assis sur un banc de Montbenon, près de la « gouille aux canards ».



SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL¹⁵

Je n'avais plus de cheval, il avait été tué à Polotsk ! Le colonel Vonderweid, me voyant hors de combat, s'approcha de moi, et, mettant ses mains sur ses yeux, en signe de désespoir, je crois le voir encore : « Mon brave Bégos, s'écria-t-il, prenez mon cheval ! » Je n'oublierai jamais cette preuve de dévouement et d'affection de mon brave colonel, car Dieu sait ce qui l'attendait plus tard.

Notre régiment ne fut pas le seul qui combattit avec valeur. Le premier régiment suisse, qui se trouvait à peu de distance, montrait la même intrépidité. Mon excellent et digne ami, le capitaine Rey, se voyant aussi pressé par les Russes, fit battre la charge pour l'attaque à la baïonnette ; tous ses tambours furent mis hors de combat ; alors, prenant la caisse de l'un d'eux, il battit seul la charge à coups redoublés. Noble exemple de courage que j'aime à retracer dans ces lignes !

Une fois blessé, accompagné de mon fidèle domestique Dupuis, perdant mon sang par ma dernière blessure, il me restait encore de mauvais moments à passer avant d'être à l'abri des projectiles de l'ennemi. En quittant le bois, je jetai un dernier regard sur mes vaillants camarades. Plusieurs d'entre eux étaient Vaudois comme moi. J'en avais vu tomber un si grand nombre sous les balles russes, que je me disais en moi-même : Les reverrai-je encore !

J'atteignis sans encombre la grande route ; mais, arrivé là, je crus que ma dernière heure était venue. La route était labourée de boulets russes ; il en pleuvait de tous côtés, et je les voyais rouler dans toutes les directions. Mon brave domestique Dupuis me suivait toujours, tenant la bride de mon cheval et répétant sans cesse : « Mais aussi, capitaine, vous êtes toujours le même enrager. »

La canonnade ne cessait pas. Dans le bois, d'énormes arbres tombaient avec fracas. Joignez à

cela les cris des blessés, la terreur des valides, qui voyaient les boulets frapper leurs voisins, et qui étaient eux-mêmes mortellement atteints au moment où ils croyaient avoir échappé au danger du passage. Il faut avoir vu cet horrible spectacle pour s'en faire une idée !

J'arrivai ainsi à l'ambulance, où je fus pansé par notre chirurgien en chef David, qui, après m'avoir rassuré, me dit en riant : « Tiens, voilà qui est fait, tu pourras encore planter tes choux ! » Sa prédiction s'est accomplie.

Cela fait, je remontai à cheval, accompagné de mon brave Dupuis. Muni de quelques vivres, je pus arriver le même soir au quartier impérial, qui se trouvait à Minski, éloigné de trois lieues et demi de l'endroit où j'avais été blessé. Je cherchai vainement à me loger dans les écuries de l'empereur, je n'y trouvai aucune place. Je désirais parler au capitaine de l'état-major de notre maréchal, mais je ne pus le découvrir.

A force de recherches, je trouvai une misérable grange, occupée par des soldats de toutes les nations et de tous les régiments possibles, entre autres par quelques Suisses, qui se serrèrent pour me laisser approcher du feu.

Dans ce désastre, mes compatriotes et les soldats de la garde ont toujours été prévenants pour les officiers. Il n'en était pas de même des autres troupes.

Comme je n'avais pas mangé de toute la journée, et que j'avais un peu de farine et ma marmite de campagne, mon domestique se mit en mesure de me préparer une bouillie à sa façon ; j'avais faim, je la trouvai excellente ; mais mes blessures me faisaient souffrir et le froid était tellement intense que je ne savais comment m'en garantir. A la fin le sommeil me gagna, et je me réveillai seulement à la pointe du jour, pour me remettre en route.

Vers midi, je commençai de nouveau à avoir quelque appétit. Caché derrière un petit bois, mon soldat me prépara une soupe frugale. A peine avais-je fini, que je cherchai à regagner la grande route ; mais elle était tellement encombrée qu'il me fut impossible d'avancer. Je fus obligé de bivouaquer avec les malheureux qui m'entourraient. Ce ne fut que le lendemain, au jour, qu'il me fut possible de me remettre en route. Cette nuit fut assez cruelle par les souffrances que j'éprouvais : la faim, mes blessures et le froid, tout s'en mêlait pour rendre mon voyage lamentable. A peine avais-je fait une centaine de pas, que mon cheval manqua des quatre pieds et tomba sur ma jambe blessée, ce qui ne laissa pas que de m'occasionner une forte douleur. Après m'être remis à cheval avec beaucoup de peine, je continuai ma route, pendant deux heures ; mais il faisait si froid que, voyant un grand feu entouré de cuirassés, je m'en approchai, et ils voulurent bien me faire une petite place. Ces braves, qui étaient de la vieille garde, me donnèrent un peu de thé. Je me reposai près d'une heure auprès d'eux. Je me remis en route, et à midi j'entrai dans un village, où, pénétrant dans une grange, je fis demander s'il ne serait pas possible de me découvrir un traîneau, car je souffrais horriblement d'être à cheval avec la blessure profonde que j'avais à la jambe.

Pendant ces recherches, j'étais à manger ma soupe, lorsque je vis entrer dans la grange notre infortuné colonel Vonderweid de Seedorf, qui avait été blessé quelques instants après moi. Il était suivi du capitaine Hopf et de l'adjudant-major Tschudy. Ces deux derniers avaient aussi des coups de feu dans les jambes. Ils étaient aussi à cheval comme moi. On leur avait procuré des traîneaux, et les pauvres officiers suisses partirent ensemble, en caravane, heureux de se revoir encore avant de mourir !

Notre lugubre convoi était accompagné des lieutenants Feer et Monney, et de tous nos fidèles soldats. Le soir, nous arrivâmes à Nassibow, où nous passâmes une nuit passable dans une grange ; mais là nous nous aperçûmes que l'état de notre brave colonel empirait ; il avait l'air ferme et résigné, et souffrait sans proférer une plainte. Sa blessure était grave, mais son exaspération l'était encore davantage. Il paraît qu'il existait chez

certains officiers de l'armée française un mauvais vouloir instinctif contre les Suisses, et notre digne et courageux colonel avait à se plaindre de l'ingratitude de plusieurs officiers haut placés. Non pas pour lui, disait-il, mais pour ses compatriotes, qui n'avaient que la mort et l'oubli en partage ! Aussi était-ce avec le désespoir dans l'âme qu'il racontait cette lutte inégale, où les Suisses du deuxième régiment combattaient un contre vingt.

Cette situation d'esprit, avec le coup de feu qui lui avait traversé l'estomac, ne laissait plus aucun doute sur l'issue fatale que nous redoutions. Nous perdions en lui le soldat le plus valeureux et le plus humain des chefs. Je souhaite que la famille Vonderweid, à Fribourg, connaisse un jour l'affection et l'admiration qu'il inspirait à tous ceux qui l'ont connu. Ne pouvant prendre aucune espèce d'aliment, il s'affaiblissait d'heure en heure.

(A suivre).



Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Amour ! Amour !

Se nourrir d'amour et d'eau fraîche,
C'est un rêve bien souvent fait,
Mais le bonheur que je vous prêche
C'est de boire de l'exquis DIABLETERTS.



Restaurant

GAYILLE

PLACE DU PONT, 3, au 1^{er}

Anciennement : Cos d'Or, Angle Innovation
Téléphone : 22.340

RADIO GÉNÉRALE

DENIER & CO Rue de St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vandols